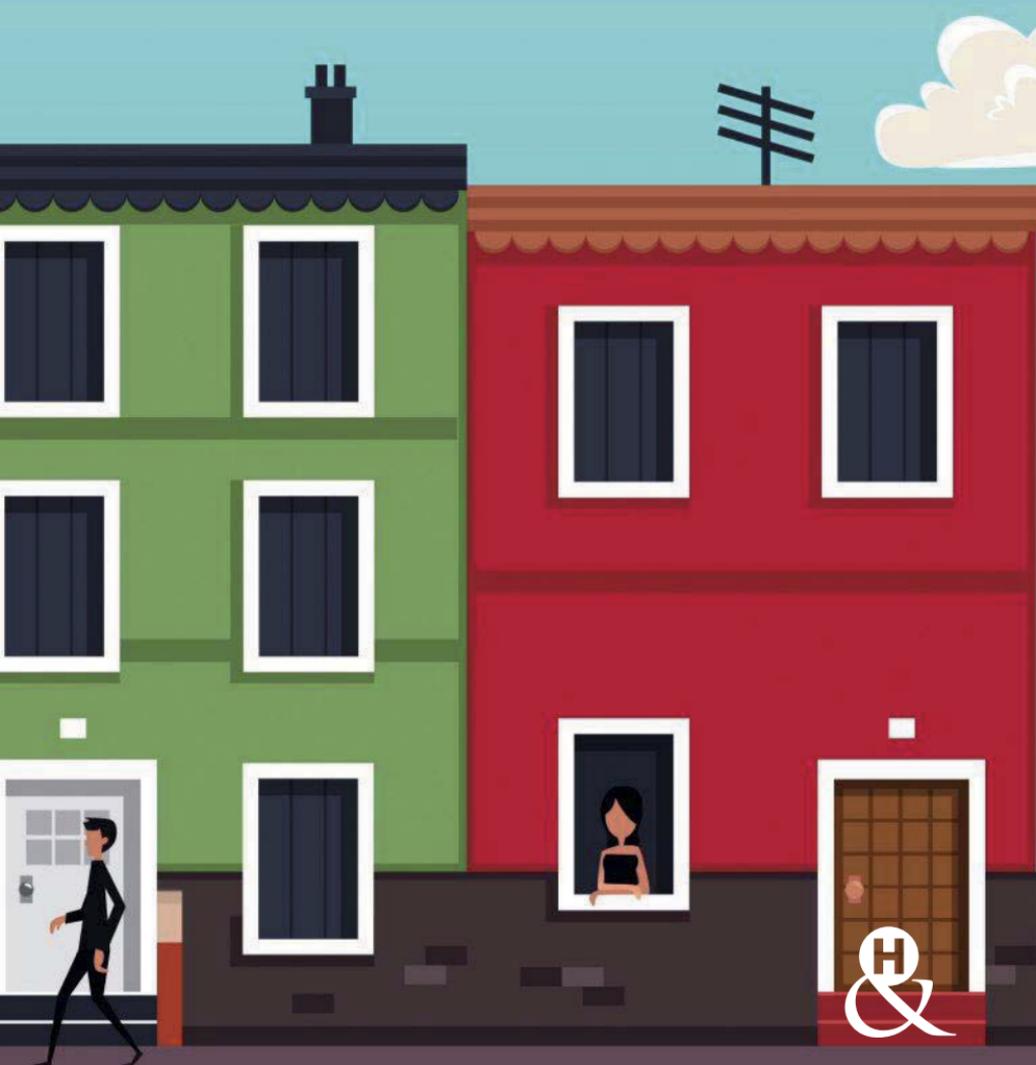


LÉNA FORESTIER

# UN VOISIN SI CRAQUANT





LÉNA FORESTIER

# UN VOISIN SI CRAQUANT

ROMAN





&H® est une marque déposée par Harlequin

© 2016, Harlequin.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.  
Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Illustration : © BALUCHIS/FOTOLIA

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin)

Tous droits réservés.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-5990-0 — ISSN 2271-0256

# 1

— Cette fois, les nounouchons, c'est la cata !

Armelle fixait l'écran de son ordinateur, sur lequel la page Word qu'elle avait ouverte une heure et demie plus tôt restait d'un blanc presque éblouissant dans la lumière du matin. Ce n'était pas qu'elle ne trouvait pas les mots, mais toutes les phrases qu'elle avait tapées jusque-là avaient terminé leur existence virtuelle dans la non moins virtuelle poubelle de son PC.

Les nounouchons ne daignèrent pas ouvrir l'œil en signe de compassion, encore moins relever le museau. Tout juste s'ils lui firent l'aumône d'un frémissement de moustache.

— Je ne suis pas certaine que vous saisissiez bien toute l'urgence de la situation. Si c'était le cas, vous vous affoleriez un peu plus que ça, gros malins !

Elle gratta distraitement le crâne d'Euripide — dont les pattes avant débordaient d'un côté de ses genoux, raides comme des baguettes, et dont les pattes arrière pendaient mollement de l'autre —, tout en calculant le temps qu'il lui restait.

La cata, oui... C'est rien de le dire !

Abandonnant la tête d'Euripide, elle repoussa Sophocle

de deux mains impatientes : consentant enfin à manifester un peu d'intérêt pour son problème, il venait de poser son derrière sur le clavier en signe de bonne volonté... Si tant est qu'« aaazzzqsdkww » puisse constituer une suggestion satisfaisante pour le début d'un compte rendu de pièce de théâtre.

Car elle avait à rédiger le compte rendu d'*Une maison de poupée* d'Ibsen, vue l'avant-veille au TNP, le Théâtre national populaire de Villeurbanne ; compte rendu qu'elle devait impérativement mailer avant 15 heures au nouveau rédacteur en chef de *Vivre à Lyon*, l'hebdomadaire pour lequel elle travaillait. Et elle n'en avait pas écrit le premier mot ! Elle détestait travailler dans l'urgence, mais en même temps, sans qu'elle puisse s'expliquer comment elle se débrouillait, elle se retrouvait toujours au pied du mur, à devoir taper comme une folle furieuse sur le clavier de son ordinateur pour rendre ses articles à temps.

Et ce jeudi-là — 9 mai, 9 h 47 — n'échappait pas à la règle. Le problème, c'est qu'elle n'avait pas du tout aimé la mise en scène et qu'elle séchait complètement ! Et comme si ce n'était pas déjà assez difficile comme ça, quelqu'un, dans l'immeuble, avait personnellement décidé de lui gâcher la matinée ; quelqu'un avait décrété qu'elle ne l'écrirait pas, ce fichu compte rendu... Avec un bel acharnement en plus ! Ça avait commencé par des ébranlements sporadiques de la pauvre vieille rambarde de bois vers 7 h 30, ébranlements qui avaient résonné dans toute la cage d'escalier. Étaient venus ensuite pendant une bonne heure des ahanements entrecoupés de brèves suppliques ou directives — « Pose ! Pose ! Je lâche ! » ; « Fais basculer... A droite... A DROITE ! Là... OK... » —, suivis de cavalcades sur les marches de bois cirées, à se demander comment il n'y avait pas eu de chute. Puis y avait succédé, pendant cinq bonnes minutes, un martellement sourd derrière elle, sur le mur contre lequel

sa chaise de bureau était appuyée. Les vibrations que ces coups avaient imprimées à la cloison s'étaient répercutées jusque dans la structure métallique de son siège.

Pas besoin d'avoir fait Saint-Cyr pour deviner qu'il s'agissait d'un emménagement; mais quelle idée de le faire ce jour-là, alors qu'elle était affreusement en retard dans son travail, que les phrases renâclaient à s'aligner, et qu'un début de mal de tête commençait à lui vriller les tempes! Est-ce que les gens normaux n'emménagent pas plutôt le samedi, quand leurs futurs voisins sont partis en week-end à la campagne ou en train de petit déjeuner au lit, vers 15 heures, 15 h 30, en écoutant la radio?

Exaspérée, à deux doigts de sortir sur le palier faire sa mégère, elle referma la page et se leva dans une salve de miaulements indignés. Elle alla dans la cuisine pour avaler un cachet d'ibuprofène avec un verre d'eau.

En traversant son petit salon, elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Un emménagement, oui, c'était bien ça. Une camionnette de location était garée juste devant l'entrée de l'immeuble, et un garçon et une fille s'échinaient à soulever un matelas dans le but évident, mais encore loin d'être atteint, de le faire passer par les doubles portes grandes ouvertes du hall.

Armelle ne put réprimer un ricanement de satisfaction. Ah, quand même! Il y avait une justice! *Ramez bien, mes cocos, ça vous apprendra à faire du bruit pendant que j'essaie de bosser!*

Elle avait toujours trouvé comique le spectacle de deux personnes en train d'essayer de transporter un matelas. C'est bien la chose la plus encombrante et la moins maniable qu'on ait à déplacer au cours d'un déménagement. Quoique les cartons de livres ne soient pas mal non plus. La terreur des amis que vous embauchez pour vous aider. Elle entendait encore les cris d'horreur de sa sœur et de son beau-frère devant les dizaines et les

dizaines de cartons dans lesquels elle avait empaqueté sa bibliothèque. Parce qu'elle n'était pas du genre à jeter ni à vendre. Les sites de vente de bouquins d'occasion feraient faillite, s'ils devaient uniquement compter sur des gens comme elle ! Elle possédait encore les livres qu'elle avait lus dans le cadre de l'école primaire, du collège, du lycée, de la fac, auxquels il fallait ajouter ceux qu'elle achetait pour son plaisir et tous les services de presse qu'elle recevait pour son travail. Les cris d'horreur dataient de... eh bien, de trois ans maintenant, calcula-t-elle. Dire que son emménagement dans ce petit appartement qui surplombait la Saône ne devait être que transitoire... Elle l'avait choisi à la va-vite, juste après sa séparation d'avec Sylvain. « Choisi » n'était pas le mot d'ailleurs. Elle avait pris le premier qu'elle avait visité, juste parce qu'il fallait qu'elle pose ses affaires quelque part ; l'appartement dans lequel ils avaient vécu ensemble appartenait à la famille de Sylvain. Par chance, l'endroit était propre et dans son budget. Elle était bien décidée, alors, à ne pas y faire de vieux os, à rebondir le plus vite possible et surtout le plus loin de Lyon. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme elle l'avait envisagé.

Pour commencer, cet appartement ancien, avec ses trois petites pièces biscornues et son chauffe-eau qui la lâchait aux pires moments, avait très vite exercé sur elle un charme inattendu. Des fenêtres de son séjour, elle avait une vue sans cesse renouvelée sur la Saône et ses eaux aux reflets changeants, sur les toits de la presqu'île et, en se penchant un peu, sur une partie des pentes de la Croix-Rousse.

La pièce qui lui servait de bureau donnait sur l'arrière de l'immeuble, sur une petite cour attenante à l'appartement du rez-de-chaussée occupé par une vieille dame aux pouces verts. Aux beaux jours, lorsqu'elle travaillait la fenêtre ouverte, l'air soulevait jusqu'à son quatrième

étage sans ascenseur le parfum d'un jasmin étoilé à la floraison aussi abondante et odorante que surprenante dans un endroit aussi confiné. Et les deux canaris et la perruche en cage que la vieille dame installait au milieu de cette floraison miraculeuse occupaient alors tant Sophocle et Euripide qu'ils en oubliaient l'un ses genoux et l'autre son ordinateur.

Elle aimait aussi les plafonds hauts, moulurés, qui faisaient une part belle à la lumière, les parquets blonds qui craquaient, et les lourds volets intérieurs qui s'assujétissaient avec une crémone. Avant qu'elle ne comprenne ce qui lui arrivait, elle s'était créé tout un tas de petits rituels agréables et douilletts chez elle et dans le quartier, avait acheté chez un brocanteur une série de meubles disparates auxquels elle avait inventé une histoire, et l'appartement ne lui avait plus paru si biscornu que ça, ni si provisoire.

Sans compter que ses prospections pour trouver un poste équivalent à celui qu'elle occupait à *Vivre à Lyon* dans une autre ville — n'importe laquelle pourvu qu'elle soit : 1/loin de Lyon, 2/dotée d'un théâtre, 3/d'un opéra, 4/de cinémas dont un d'art et d'essai, 5/d'au moins une bonne librairie — lui avaient vite fait comprendre que le changement ne se ferait pas aussi facilement qu'elle le pensait. Comme « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », elle avait fini par abandonner ses recherches, consciente qu'elle tenait, avec la double page hebdomadaire de sa rubrique « Littérature et Culture » et les excellentes relations de travail qu'elle entretenait avec Lionel Jasper, son rédacteur en chef, un espace de liberté et de confort auquel il aurait été finalement bien imprudent de renoncer.

Car elle n'aurait pu rêver meilleur poste que ce job qui alliait tout ce qu'elle aimait faire : écrire, lire, voir des films et assister à des spectacles. Elle s'estimait des plus

chanceuses de pouvoir gagner sa vie en passant jusqu'à quatre soirées par semaine au théâtre, au cinéma ou à l'opéra, et les trois autres sous sa couette avec une pile de services de presse à dévorer et ses deux chats étalés en travers du lit...

Un autre des avantages de cet emploi était qu'elle pouvait travailler la plupart de son temps à domicile plutôt que dans l'open space assez bruyant du journal, où elle devait cependant faire son apparition, une ou deux fois par semaine. Chez elle, au moins, personne ne trouvait à redire au fait qu'elle gagnait sa vie en pyjama et en grosses chaussettes à bouclettes — sa tenue préférée pour rédiger ses articles quel que soit le moment —, Euripide lové sur elle et Sophocle, en grosse limace paresseuse, étalé sur son bureau, collé à la ventilation de son ordinateur.

Elle était donc restée à Lyon, rasant les murs, les premiers mois, dans la crainte de croiser Sylvain, évitant les endroits qu'ils avaient fréquentés ensemble, n'osant plus faire ces longues promenades au parc de la Tête d'Or qu'elle aimait tant... Et puis elle s'était rendu compte qu'elle ne souffrait pas tant que ça. Qu'elle avait pris pour du chagrin ce qui n'était au fond que la mortification et la colère d'avoir été la dernière de leur groupe d'« amis » à apprendre que Sylvain entretenait depuis plusieurs mois une liaison avec une nouvelle collègue. Un scénario d'une grande banalité...

Et trois ans plus tard, la même au même endroit, toujours à écrire ses chroniques en pyjama et grosses chaussettes à bouclettes...

Elle sortit un verre de son placard, fit couler l'eau du robinet pour la laisser tiédir — elle détestait boire de l'eau trop froide — et avala son cachet. Le matelas était maintenant en train de parvenir péniblement au quatrième étage, si elle en croyait les bruits et les soupirs qu'elle

entendait. Les rires aussi... Des rires joyeux, francs, entrecoupés de commentaires étouffés qui déclenchaient de nouveaux rires...

Un regret douçâtre lui serra alors le cœur. Depuis combien de temps n'avait-elle pas ri ? Oh ! Il y avait à *Vivre à Lyon* quelques esprits caustiques à la langue bien pendue qui savaient épingler avec humour certains événements d'actualité ou certains personnages en vue... Mais depuis combien de temps n'avait-elle pas ri vraiment ? N'avait-elle pas éprouvé avec quelqu'un cette complicité tendre, profonde, qu'elle devinait entre le garçon et la fille ? Un jeune couple probablement. Sans doute était-ce même leur premier emménagement en amoureux... Elle n'avait pas vu leurs visages par la fenêtre mais, à leur allure, elle les devinait dans une vingtaine encore intacte des vicissitudes de l'existence.

Elle retourna dans son bureau, s'installa de nouveau devant son ordinateur, et rouvrit une page Word, décidée à ne pas laisser ses nouveaux voisins ouvrir la porte aux mauvais souvenirs et lui saper le moral. Et puis, il fallait bien qu'elle l'écrive, ce fichu article !

Elle renonça une fois encore, un peu avant midi. Rien ne venait. Elle décida donc de prendre sa pause-déjeuner, même si, objectivement, elle n'en avait pas vraiment le temps. C'était souvent lorsqu'elle était absorbée par des tâches matérielles que les idées surgissaient. Peut-être que, en se coupant deux tomates en rondelles et en y ajoutant une boîte de maïs, elle aurait une illumination. Peut-être qu'elle verrait enfin par quel bout le prendre, ce compte rendu !

Elle en était à faire couler un filet d'huile d'olive sur sa salade quand on sonna à sa porte.

Elle alla ouvrir. C'était sa nouvelle voisine. C'est du

moins ce qu'Armelle supposa, étant donné qu'elle n'avait fait que l'apercevoir depuis la fenêtre de son salon, plus tôt dans la matinée. Mais la porte de l'appartement juste à côté du sien était entrouverte : la conclusion s'imposait.

La lumière qui provenait du puits de jour de la cage d'escalier, assez crue à cette heure, donnait au visage de la jeune femme une pâleur étrange. Mais peut-être cette pâleur était-elle réelle et due à la fatigue du déménagement ? Quoi qu'il en soit, elle mettait en valeur le vert de ses yeux. Un vert très clair, comme une eau pure, qui donnait à la voisine un air de candeur, d'innocence, renforcé par la blondeur de chérubin de ses cheveux.

Armelle fut alors subitement projetée seize ou dix-sept ans en arrière, aux années fragiles de son adolescence, quand elle faisait de longues poses devant les miroirs, le buste torturé par le corset destiné à corriger sa scoliose, étudiant son visage trop mince et trop long, ses cheveux trop plats... Quand elle regrettait de ne pas être Lolita Perez, de ne pas avoir son nez retroussé, ses yeux bleus, ses taches de rousseur et son format miniature. Rien que son prénom, Lolita, c'était déjà tout un programme... Ça vous posait un personnage mieux qu'Armelle ou Lucile, franchement ; ça vous avait quelque chose de romanesque et de sulfureux, propre à enflammer l'imagination déjà hyperinflammable des garçons. Et quand tout le physique suivait, comme c'était le cas pour Lolita, il y avait de quoi devenir hargneuse de jalousie. Pourtant, au lycée, elle l'aimait bien, Lolita. Une fille simple, finalement, presque encombrée par tant de beauté...

Elle, elle avait compris très tôt que rien ne lui serait donné dans la vie sur la foi d'un joli minois, pour la bonne raison que « joli minois » n'était pas l'expression la plus appropriée pour qualifier son singulier visage. Non qu'elle fût affublée d'une disgrâce particulière, mais elle avait parfaitement conscience de ne pas être de ces

jeunes femmes dont le charme saisit au premier regard. Pas plus qu'elle n'avait été de ces bébés qui engendrent l'attendrissement spontané des passants dans la rue, ou de ces fillettes dont on prédit en s'extasiant qu'elles deviendront plus tard de « véritables beautés ». Elle savait qu'en la voyant pour la première fois la plupart des gens avaient du mal à déterminer s'ils devaient la trouver belle ou quelconque.

Elle en avait souffert durant son adolescence. Elle avait bien souvent envié la rousseur ou le bleu des yeux de certaines de ses camarades de classe, leur petite taille, leur teint rose ou leurs joues pleines qui leur donnaient l'air de charmantes poupées. Jamais cependant au point de se désespérer de son apparence. Et puis, au fil des années, elle avait accepté de n'être jamais celle qu'on remarque d'emblée dans les soirées, les réunions, sans pour autant que cela la blesse.

Sauf quand elle se trouvait face à quelqu'un de vraiment très beau, que ce soit un homme, une femme ou un enfant... A quelqu'un qui avait, comme Lolita Perez, ce qu'elle appelait la « beauté absolue », comme on parle en musique d'« oreille absolue ». Et cette beauté la frappait alors d'une brève mais lancinante douleur.

Eh bien, il y avait quelque chose de Lolita dans le visage de la jeune voisine, et Armelle se sentit saisie d'une sorte de mélancolie douloureuse en la regardant.

— Bonjour... Excusez-moi de vous déranger...

Armelle mit un peu de temps à se rendre compte que sa scrutation silencieuse pouvait être gênante. Est-ce qu'elle fixait la jeune femme avec des yeux de merlan frit depuis longtemps ? Elle avait tellement l'habitude d'être seule avec ses pensées, depuis trois ans, qu'elle en perdait parfois la notion du temps et le sens des convenances.

— Euh... Bonjour..., fit-elle avec un petit sourire qu'elle espérait avenant.

La voisine lui sourit à son tour. Un sourire jeune, frais, direct.

— On se demandait si vous pouviez nous prêter un ouvre-boîtes et un tire-bouchon...

Elle se tourna à demi, désignant d'un geste vague le côté du palier où la porte était entrouverte, et ajouta :

— C'est un sacré bazar, là-dedans ! On ne retrouve rien.

— Oui... Pas de problème ! Attendez...

Lorsque Armelle revint de sa cuisine, les ustensiles à la main, la porte de l'autre appartement était grande ouverte. La silhouette d'un homme s'y encadrait. Après la nouvelle voisine, le nouveau voisin... Normal... Sa première pensée fut qu'il paraissait plus âgé qu'elle ne l'avait imaginé en l'entendant parler et rire dans les escaliers.

Elle tendit le tire-bouchon et l'ouvre-boîtes à la voisine sans quitter le nouveau voisin des yeux et sans penser à le saluer. Il se dégageait de lui quelque chose de magnétique, et elle n'arrivait pas à ne pas le regarder. Difficile de dire ce que c'était exactement. Peut-être un mélange de force et de calme, une détermination, tranquille mais inébranlable... Difficile de dire aussi qu'il était beau, car ses traits présentaient une ligne de force au niveau de la mâchoire qui lui donnait l'air un peu dur — non pas ce genre de dureté qui provient d'un caractère peu amène, devinait Armelle, mais de celle que confère, souvent malgré soi, une vie chaotique. Mais peut-être se trompait-elle du tout au tout. Peut-être bâtissait-elle un scénario qui n'avait rien à voir avec la réalité, comme souvent ces derniers temps. Quoi qu'il en soit, cet homme avait une « gueule », comme on le dit de certains acteurs de cinéma, une gueule qui ne la laissait pas indifférente. Il était blond, lui aussi, mais d'un blond plus foncé que celui de sa compagne, et elle ne voyait pas bien la couleur de ses yeux. Très grand — une des premières

choses qu'on remarque chez un homme quand on fait soi-même un mètre quatre-vingt-deux —, le corps mince et ferme, sans être celui d'un sportif assidu.

Mais, surtout, elle sentait chez lui une densité qui avait allumé comme un signal en elle, ouvert un champ d'attraction. Parce qu'elle était de ces personnes dont le pouvoir de séduction ne s'exerce pas d'emblée par le physique, elle avait développé une aptitude à voir les autres au-delà des apparences.

Lui la salua d'un signe de tête à peine marqué, tout en lui rendant un long, très très long regard appuyé. Elle en fut troublée, n'osant croire qu'elle ait pu retenir si vite son attention ; elle se sentit même légèrement flattée, et son cœur se mit à battre plus fort.

Puis elle se rappela brusquement...

Elle se rappela qu'elle n'avait pas mis le nez dehors de la matinée, pas même pour aller s'acheter du pain frais. Elle se rappela qu'elle avait complètement oublié de...

*Oh non ! Pitié ! Dites-moi que ça ne m'arrive pas !*

Elle se visualisa dans son pyjama de pilou bleu marine parsemé de canards, un ruban rouge autour du col, et dans ses chaussettes violettes à bouclettes. Elle se visualisa avec sa tresse qui datait de la veille au soir et avait subi les outrages de la nuit...

*Non... Non... Non... Ce n'est pas vrai !*

Si, c'était vrai...

La voisine attrapa les ustensiles et la gratifia de nouveau d'un joli sourire.

— Merci ! C'est vraiment sympa... Si on vous les rapporte dans l'après-midi ou en début de soirée, ça ira ?

— Oui... Pas de problème...

Volte-face charmante, geste aérien de la main, puis disparition dans l'appartement d'à côté.

Pas de problème...

Son dictionnaire électronique interne avait bugué sur la

lettre p ou quoi ? Pas de problème... Bravo la conversation ! Non, aucun problème, vraiment, puisque le beau gosse, à côté, avait déjà sa belle gosse. Et même s'il ne l'avait pas eue, même si « célibataire à cueillir d'urgence » s'était affiché en rouge clignotant sur son front, les hommes comme ça, c'était à des Lolita Perez qu'ils s'intéressaient, pas à des Armelle Décourt en pyjama...

LÉNA FORESTIER

# UN VOISIN SI CRAQUANT

Lorsqu'il emménage dans son appartement lyonnais, Maxence a vraiment le sentiment de débiter une nouvelle vie. Car pour se rapprocher de son petit garçon, il a choisi de tout quitter : son travail qui le passionnait, ses amis, sa ville de toujours ; un sacrifice qu'il oublie vite devant le sourire rayonnant de son fils. Et dans cette nouvelle vie, pas le temps ni la place pour une nouvelle femme ! Heureusement, ce n'est pas sa voisine qui risque de mettre à mal ses bonnes résolutions. Il faut dire que leur première rencontre a été plutôt... surprenante : pyjama en pilou, grosses chaussettes en laine et coiffure post-cyclonique, Armelle n'était pas vraiment à son avantage ! Pourtant, plus il la croise et plus il se surprend à se laisser envoûter par la chaleur de sa voix et sa beauté singulière...

Vivre, c'est choisir, et choisir, c'est renoncer. N'emprunter qu'un passage, quand dix s'ouvrent simultanément et qu'on voudrait les prendre tous... Léna Forestier a donc dû choisir : ni agent secret, ni décoratrice de cupcakes, ni tarologue, ni vétérinaire pour marsupiaux en Tasmanie... mais romancière et nouvelliste, parce qu'écrire est le seul métier qui permet de ne renoncer à rien, d'habiter tous les lieux de la Terre et d'être quelqu'un de différent à chaque histoire.



78.9932.8



HARLEQUIN

12,90 €

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

